

Les Cahiers de médiologie 11

N° 11 - PREMIER SEMESTRE 2001

Com \ Trans  
muniquer \ mettre

Revue publiée avec le concours du  
Centre National du Livre



CTB

WY



RÉGIS DEBRAY

# Malaise dans la transmission

Construire le « transmettre » comme problème indissolublement technique et spirituel, voilà une tâche d'actualité. Ce qui le travaille et le constitue, ce problème, n'est-ce pas son rapport d'alliance et lutte, toujours louche, avec son faux jumeau, le « communiquer », devenu à la longue comme le Caïn de cet Abel (l'œil est dans la tombe et *nous* regarde encore, plus que jamais) ? Un déchirant collage. Une sourde confrontation à l'œuvre sur cette planète, disons entre l'Amérique et l'Inde, comme en chacun de nous, disons entre l'Occident et l'Orient de notre âme.

Communiquer, l'acte de *transporter une information dans l'espace*. Transmettre, l'acte de *transporter une information dans le temps*. (Dans la transmission, le transport transforme). Telle serait la nuance capitale. Nous ne sommes pas évidemment la première génération anxieuse de perdre le fil, le continuum, le feu sacré (cette *succession cumulative* qui distingue le temps humain de la répétition animale) ; mais peu ont, comme nous, érigé le discontinu en valeur, voire en obligation. Nous sommes sans doute la première culture qui a les moyens matériels de sa fuite en avant, fuir la transmission dans la communication. Bien sûr, il faut communiquer pour transmettre : condition nécessaire mais non suffisante. Car s'il y a des « machines à communiquer » (Pierre Schaeffer), comme la radio, le cinéma, la télé, l'ordinateur, etc., il n'y a et ne peut y avoir de machines à transmettre. Un véhicule technique, une machine, suffit à apprivoiser l'espace, mais pour voyager dans le temps, il faut *en plus* un véhicule social d'un genre particulier,

une institution, avec l'expérience vécue qu'elle induit (l'école, vecteur des technologies littérales). La nouvelle mappemonde des réseaux relègue dans l'ombre les chaînons élimés du mémorable; les époustoufflants médias de l'ubiquité (la mondialisation) déclassent et snobent ceux, plus obscurs, de l'historicité (la filiation). On fait périodiquement le point sur tout ce qui *domestique l'espace* (que ce soit l'encombrement ou l'étendue, par le compactage ou la vitesse), en laissant dans le flou ce qui peut domestiquer le *temps* (rituels, dictions, lectures...). On se vante que notre territoire se dilate, sans prendre garde que notre calendrier se contracte; la profondeur du champ s'accroît, la profondeur de temps se ratatine; et les nouvelles générations, sans repères temporels ni inscription dans l'histoire, qui naviguent sur la toile à leur aise, se noient dans la chronologie. Qu'importe que nos diverses littératures nationales deviennent lettre morte à l'école, pourvu que la planète entière puisse suivre à l'écran les funérailles de Diana. La formule pourrait être : espaces protégés, durées saccagées. Synchronie gagnée, diachronie perdue. L'espace avale le temps. Qu'est-ce qui ne s'intitule pas « espace », aujourd'hui? Jusqu'à la forêt, ce réservoir de légendes, rebaptisé « espace vert » (la Belle au bois dormant n'en revient pas encore). La mémoire elle-même doit se cheviller à des « lieux »... En bref, la vieille idée que l'humanité se compose de plus de morts que de vivants ne paraît plus répondre à nos conditions de vie.

C'est d'abord affaire de rythme, de tempo. *Molto vivace* de la « com », *andante* des transmissions. Rapidité, Modernité et Communication sont devenus des termes redondants. Quand on parle de « moderniser l'École », que veut-on dire sinon insérer une institution vouée au transmettre, avec ses lenteurs vieillottes, à l'intérieur du Continent communication, qui la mettra au diapason et au rythme des « événements »?

*Troubles de la transmission* (à commencer par celle de la vie, au sens biologique du terme) : l'intitulé psychiatrique pourrait faire accolade, tel un symptôme commun à toute une rhapsodie de *signes des temps*. Dont chacun est en soi une insignifiante banalité, mais dont l'ensemble fait une inquiétante étrangeté. Avec ce trait en dénominateur commun : le travail du temps partout dénié ou déjoué.

Désaffection pour la chose écrite? La *langue* parlée, cet enchaînement et engendrement sans fin, tend déjà à devenir un code simplifié de signaux, où c'est l'intonation qui frappe et fait sens (on peut alors échanger des mots comme des coups). La langue écrite, vivant dépôt du passé dans le présent, qui inscrit l'usager dans la suite des siècles, trame légère et tenace d'une personnalité longue, ne fait plus guère recette.

Que voit-on dans *l'Éducation* sinon la promotion des épreuves orales dans

les concours et examens (rééquilibrage des coefficients, la dissertation remplacée à terme par « l'entretien ») ; la mise sur le même pied ou en vis-à-vis, dans les manuels, du texte littéraire et de l'article de journal, du médité et du hâtif ; l'insensible évaporation, dans les filières littéraires, des langues anciennes ; l'amputation chronologique des textes habilités (XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> quasiment éliminés en français du secondaire) ; le déclin de l'enseignement de l'histoire (sinon dédramatisée et *sociologisée*) comme de la littérature (sinon aplatie et synchronisée par le formalisme linguistique). Ajoutons le prof en moniteur plutôt qu'en passeur, la vogue du *light* (ou « l'architecture simplifiée des concours ») ; les temps d'attention et de concentration qui se réduisent ; le zapping auditif et l'effondrement de l'orthographe ; l'intronisation ministérielle de l'actualité dans l'apprentissage de l'inactuel (les professeurs de français officiellement invités à « porter une attention constante à l'actualité littéraire et culturelle »). En un mot, triomphe de la ligne Chair au cœur de l'école, vieille garnison du Verbe.

Que voit-on dans le nouveau *décor urbain* sinon la désuétude de la statuaire – stèle, buste, colonne – et, dans les classements patrimoniaux, le monument message, porteur d'inscriptions, votif ou commémoratif, remplacé par le monument trace. Dans nos *pratiques funéraires*, le crématorium escamotant le cimetière, où l'on ne se promène plus guère ; l'effacement des signes sociaux du deuil et des liturgies d'accompagnement ; la disparition des épitaphes et de l'art des tombes, suite à l'escamotage techno-médical du trépas. Que constate-t-on dans *l'organisation sociale des névroses*, sinon la montée des pathologies narcissiques due, d'après les meilleurs observateurs, à la dilution de l'ordre symbolique qui reliait par triangulation les sujets à eux-mêmes et entre eux par référence à un Autre (événement fondateur, père mort et idéalisé, etc.) ? La vogue, à l'américaine, sensible sur toutes les antennes, des prénoms au lieu des noms de famille (le nom de l'enfance à la place du nom du père) ; le maternage, l'assistantat, le refus d'altérité (l'autre, c'est moi, nous sommes tous des Juifs allemands), l'histrionisme victimaire. La fréquence, par conséquent, des dépressions chez des « individus aucunement assujettis qui n'ont de dette envers aucune instance, de comptes à rendre qu'à eux-mêmes, et qui ne s'autorisent que d'eux-mêmes » (Michel Schneider, *Le narcissisme des modernes*). Là où faiblit la transmission (récits, coutumes, mythes et croyances), faiblit aussi l'arrimage symbolique, au bénéfice des brouillages imaginaires et des confusions de rôles.

*Arts plastiques* : installations, dispositifs aléatoires, s'autodétruisant avec le temps ; faveur du fragile et de l'éphémère, performances, *happening*, *land-art*, déléguant leur mise en mémoire à des supports vidéo, photo ou sonores. Rebond renchérisant sur la déjà canonique « tradition de la rupture », où l'idéal esthétique du *novum* court-circuite toute pédagogie puisqu'il est contraire à l'es-

sence de la rupture de se laisser codifier (si l'académisme était fait pour l'enseignement, l'avant-garde s'est faite contre lui). Est contemporain, à la limite, l'art qui ne doit ni ne peut s'enseigner ou se transmettre (casse-tête connu des Écoles de Beaux-Arts).

*Architecture* : la précarité assumée des édifices, dont on estime normal qu'ils se délabrent au bout d'une décennie, malgré leur coût souvent pharamineux.  
*Librairie* : rotation quasi hebdomadaire des nouveautés, tournis des devantures.  
*Commémoration* : contraction des délais de décence (descendu à dix, voire à cinq ans), et pour les protagonistes de la vie publique, fourniture de mémoires ou *verbatim* dans les mois qui suivent la cessation de fonction (y compris dans les services secrets).

*Archives* : le raccourcissement légal du délai de consultation (de 50 à 30 ans).  
*Industrie* : flux tendu, obsolescence croissante des matériels, rythmes d'amortissement de plus en plus courts, retours sur investissements exigés dans la foulée.  
*Design* : embellir le produit jetable et remplaçable, car plus l'espérance de vie des humains s'allonge, plus celle de nos objets s'abrège.

*Money* : profits en dents-de-scie, fortunes-éclair, start-up, capitalisme du temps flexible et de l'emploi précaire où « tend à disparaître toute notion de carrière ou d'avenir professionnel, où personne ne peut tirer un récit continu de ses efforts, expliquer sa conduite en lui donnant un sens »<sup>1</sup>.

Quant aux nouvelles cartographies *familiales et affectives*, la dévalorisation du modèle paternel, le recentrage sur l'enfant-roi, le couple en C.D.D., l'évanescence de l'autorité parentale mettent à rude épreuve les liens constitutifs de filiation (au social comme au psychique)<sup>2</sup>. Quand les jeunes en savent plus que les vieux, handicapés informatiques, le roman familial en prend un coup, la chaîne des générations ne va plus de soi. Et ce, au moment même où la fonction génitrice elle-même doit affronter les prouesses des biotechnologies... Comme le soulignait il y a peu la Fédération des Églises protestantes de France, « s'il fut un temps où la tâche était de briser l'assujettissement de la conjugalité à la filiation, la question inverse maintenant se pose : peut-on subordonner entièrement le lien de filiation, *qui n'est pas un contrat*, au lien d'égal et libre-conjugalité ? Un enfant n'est-il qu'un adulte miniature, auquel on demande de « consentir » ? Entre les parents-géniteurs et les parents-copains, qui que ce soit prenne la « place » du père ou de la mère dans le cas des familles recomposées, n'y a-t-il pas place pour des parents généalogiques, au sens symbolique fort de différence de génération que cela signifie ? Pour qu'un enfant puisse se distinguer de ce que les autres disent qu'il est, ne faut-il pas qu'il ait des parents qui, dans leur différence, aient l'autorité de lui dire ce qu'il est pour eux ? Pour qu'un enfant puisse inventer à son tour, et prendre sa place dans l'histoire humaine, ne faut-il pas

1. Guy Roustang, « Capitalisme du court terme et individus jetables », in *La revue de la CFDT*, n° 31, mai 2000.

2. Voir l'excellent numéro consacré à la transmission de *Melampous* (n° 8, printemps 2000), Revue de l'Association française des magistrats de la jeunesse et de la famille.

qu'on lui ait transmis une mémoire plus ancienne, qui donne un cadre à sa propre mémoire, à ses propres émotions ? » (Déclaration de la Fédération protestante de France, 1998).

N'épiloguons plus sur *l'État*, garant de la continuité – celle des collections patrimoniales comme des services publics, des repères imaginaires de la communauté, des règles de droit comme des programmes d'éducation. Chacun sait qu'il se fait de plus en plus porter absent, impuissant ou malade. Et s'effacent avec lui les parcours balisés de la citoyenneté, de la commune ou de la paroisse à la défense nationale (suspension *sine die* du service militaire).

En résumé, sont en crise aussi bien le lien de filiation naturelle (par les nouvelles précarités familiales) que, plus grave encore aux yeux du médiologue, le lien de filiation spirituelle (par les nouvelles fragilités d'institution). Deviennent plus improbables, avec la fin des grands récits, les lignées intellectuelles ; les affiliations électives (les *ismes* comme territoires de substitution) battent de l'aile, les familles de pensée s'éparpillent.

On aurait tort au demeurant de dramatiser. L'allègement du « poids de l'histoire » est un soulagement avoué, une dédramatisation voire un management recommandé, marqué aux coins de la convivialité et du légalisme, du sympathique et du contractuel. Le déni de transmission s'expose en synonyme de bonne humeur et d'amour du prochain. Du moins dans son principe, car le résultat s'avère assez déprimant avec l'inversion du *fun* au funèbre. Dans ce repli sur l'immédiat, sur le tangible et le visible (et encore...), nul n'est enclin à prendre un engagement, et nul ne s'estimera obligé de le tenir. Ringardise des programmes, vanité acceptée des promesses, électorales ou autres. « Maintenant tout est maintenant ». Le passé ne fait plus tremplin. L'espérance s'en est allée avec les héritages ?

### Espace contre temps ?

Qu'on ne compte pas sur un médiologue pour entonner, après le saumâtre état des lieux, la vieille et rassurante chanson – bonne culture *versus* mauvaise technique. Pour brandir là devant le vécu, l'éprouvé, le corps propre, l'enracinement dans la vie et le sens face à la raison instrumentale, l'aliénation par l'artefact et la déchéance de l'intériorité dans l'effectivité industrielle. La complainte humaniste n'est pas notre fort. Ni le souci de retrouver l'Être par-delà la métaphysique afin d'habiter poétiquement le monde. Si on se fait fort de quelque chose, tout au contraire, c'est de reconduire le problème moral de la transmission à un état déterminé des dispositifs. Notre propos est bien de traiter les faits

intellectuels comme des choses, ou des processus matériels. Chercher le dehors dans le dedans, au lieu d'opposer les deux en vis-à-vis. Nous n'ignorons pas que si nous pouvons à tout instant nous rendre contemporains de la pensée platonicienne, deux mille cinq cents ans après, c'est par la vertu d'une *mnémotechnique*, l'écriture alphabétique, cet outil de production de savoir qui reste notre principale machine à remonter le temps. Derrière les subjectivités collectives, il y a des modes d'objectivation, et traiter des usages, omission faite des appareillages, nous ferait vite retomber dans l'abstraction sociologique d'hier.

Entre nos moyens de maîtrise de l'espace, réalité visualisable et visuellement reproductible, et nos moyens de maîtrise du temps, qui relèvent du discursif ou de l'imagination, nos équipements moteurs et visuels alimentent un hiatus involontaire mais grandissant. Nous pouvons compresser l'espace pratique par la vitesse, jusqu'à 300 000 kilomètres par seconde. En deux siècles, la France est passée d'un hexagone de quinze jours à un hexagone d'une heure de côté, en sautant du cheval à l'avion. Mais on ne peut raccourcir à volonté le temps de formation et d'incubation. Il y a un cyberspace. Y a-t-il une cyberhistoire ? Dans le maelström informationnel du cybermonde, je peux, de Paris, connaître dans la seconde un événement qui se passe à Moscou, mais il me faudra toujours plusieurs années pour apprendre le russe, et comprendre la mentalité des Moscovites. En deux siècles, la distance Paris-Moscou s'est réduite pour nous d'un facteur cent : trois heures au lieu de trois semaines. Mais pour lire *Guerre et Paix*, mes prothèses ne me servent à rien, pas une seule journée de gagné. C'est toujours aussi *long*. Il y a donc de l'incompressible, c'est irritant ; et c'est précisément ce dont nous rêvons inconsciemment de nous délester. En cherchant les trucs qui feront du rêve réalité (le *digest*, le *best of*, la lecture express, etc.). En fantasmant un *report des raccourcis*, comme si on pouvait rabattre le temps de la transmission sur celui des Télécoms. Et se décharger des connivences sur les connexions.

Peut-être même y a-t-il, à chaque instant de la vie sociale, un jeu à somme nulle entre les *armatures de la pérennité* et les *dispositifs de l'ubiquité*. C'est un peu ce que suggère, en ne plaisantant qu'à moitié, Milan Kundera en notant, à propos d'un motocycliste accélérant sur l'autoroute pour chasser de sa tête une scène de ménage, que « le degré de vitesse est proportionnel à l'intensité de l'oubli » ? Ne pourrait-on risquer, dans la même veine, et en plaisantant pour un quart, que la diffusion spatiale des nouvelles est inversement proportionnelle à leur inscription mémorielle ? Que les circuits d'information dans le *Global Village* tournent d'autant mieux qu'il y a moins de passé commun en partage, dans chacun des quartiers de la planète ? N'y aurait-il pas de même une certaine concomitance (ou corrélation ?) entre les progrès de la mobilité et les reculs de la civilité ? Entre notre bougeotte et notre muflerie ? En résumé : de la paroisse à la nation, les so-



ciétés de transmission cultivaient le *génie du lieu*. Nos appareillages auraient plutôt le *génie de l'instant*, nous en avons fait celui de l'époque.

Les flux migratoires, les dispersions forcées, la déplantation de masse – permises par la révolution des transports – coupent de plus en plus d'humains de leur premier ancrage, ce territoire qui nous sert à tous de milieu médiateur et protecteur comme lieu de loyauté, de mémoire et d'étayage identitaire. Quand elle n'est pas lestée par le plomb stabilisateur d'une Référence, l'immuable d'un legs des Écritures, la délocalisation se paye en désaffiliation accrue – avec, bien sûr, les réaffiliations surcompensatrices qu'elle appelle. Trop de mobilité nuit à la socialisation imaginaire, familiale, civique et juridique des individus. Pour ne pas perdre sa place dans une généalogie rien qu'en changeant de place et d'habitat, force est de renchérir sur l'héritage, au risque d'un certain intégrisme communautaire. On a appris que les identités refabriquées, après coup, étaient encore plus mortifères que les autres.

Il y a donc bien un substrat objectif au divorce qui nous occupe, entre *l'explosion des mobilités* (des personnes et des biens, des capitaux et des téléphones, par routes, réseaux, et satellites) et *l'implosion des continuités*. Celles-ci ont pour supports identitaires des véhicules fixes qui traversent le temps, au rythme d'évolution très lent, – structures familiales, Églises, États, Écoles, langues, etc. Celles-là supposent des machines circulatoires à renouvellement rapide. Pour schématiser (et donner à nos amis historiens le plaisir du « mais non, ce n'est pas si simple ») : le vecteur M.O. (matière organisée) donne son assiette à la communication ; le vecteur O.M. (organisation matérialisée), à la transmission. Lenteur des mémoires, vitesse des innovations. Impossible de faire marcher au pas anthropologie et technologies. Ce décalage fait la providence des ethnologues, et la punition des technocrates. Il nourrit, pour notre bonheur, le baroque de l'histoire contemporaine (les historiens ne risquent pas le chômage professionnel), par l'imbrication dans un espace communicationnel lissé par le Web et les télévisions sans frontières des temporalités locales, elles, rugueuses et hétérogènes. L'âge qu'on dit de *l'instantané*, ou de l'information en temps réel, est en fait celui d'une *simultanéité* sans cesse améliorée dans l'espace mais sans équivalent dans le temps. Du télégraphe électrique jusqu'au World Wide Web, nous avons su bricoler de merveilleux engins qui répondent à la question : « comment être à la fois *ici et là-bas* en même temps ? ». Mais, ce faisant, nous avons oublié cette autre question : « comment être dans le même lieu à la fois *hier et aujourd'hui* ? » La réponse à cette question oblige à changer de registre. C'est que le verbe *être* n'a pas le même sens dans les deux phrases. Il signifie ici opérer, ou informer, et là, participer, ou sentir. Dissymétrie encore.

Pas de chance. On ne peut transmettre que ce qui a été *incorporé*. Le Verbe

est rentré dans l'histoire des hommes en se faisant Chair. Double corps du médium : corps physique, Jésus, prolongé outre résurrection par un corps mystique, l'Église. Le mythe chrétien fait exemple et parabole. Toute filière de transmission profane – de savoir, de valeurs, ou de mémoire – exige deux choses : des matériaux et un collectif. Il n'est pas de foi purement interne sans un système extérieur d'attestation ; pas de conviction intime sans extériorisation. Il faut des traces matérielles – documents, traités, consignations, monuments, etc. – et une institution, qui est là non seulement pour garder les archives mais pour en garantir le sens et la valeur, sa seule existence physique prouvant le bien fondé de la confiance qu'on a dans ces témoignages du passé (l'Église énonciatrice rend le message de Saint Jean plausible, comme le Parti au pouvoir attestait le bien fondé des prédictions marxistes). Or la dématérialisation des documents prive la croyance sociale de ses répondants habituels, et le recentrage sur un ego exubérant éclipse le trop discret labeur des collectifs organisés. L'informationnel nous détourne du matériel des mémoires, et le corps solitaire (celui des solos schizophrènes dans les chorégraphies de Carolyne Carlson), nous cache les corps solidaires – ces voyages au long cours. Immatériaux + individualisme, l'addition ne prédispose pas à saisir les voies et moyens de la transmission culturelle, ses soubassements lourds et ses lents cheminements.

Or chacun fait la chasse au différé, on veut tout, tout de suite. L'idée s'impose qu'il est souhaitable et possible de transformer toute activité de *reliance* en pratique de communication. Que faire advenir de l'immédiateté là où opérait jusqu'alors une médiation est en soi bénéfique. L'optimum étant la coïncidence entre l'émission et la réception, le voir et le savoir, le donné et le compris. Avec l'illusion ou le vœu que l'humanité sera « intégrée » et pacifiée lorsqu'elle sera tout entière interconnectée, comme si faire du monde un réseau – « l'espace mondial de la communication » – revenait automatiquement à faire de ce réseau un monde commun. Comme si une humanité à deux dimensions, sans profondeur de temps mais sillonnée d'autoroutes, ne se destinait pas à la pulvérisation ethnographique, agrégat inconstitué de peuples désunis. Comment faire territoire sans faire histoire ? Spatialiser le lien social en dehors de toute filiation historique, en réduisant la généalogie à la génétique, c'est le rêve réticulaire du techno, mais cela reste un rêve, aux lendemains de cauchemar. Remplacer le travail médiateur par l'impact médiatique, revient le plus souvent à starifier le médiateur en sacrifiant le message. Le pape communique. Il voyage autour du monde. *Perpetuum mobile*. Nous en sommes tous informés. Est-ce que l'Église transmet ? Le pape est omniprésent mais les vocations se tarissent et le ghetto menace. Contrecoup : on fait plus vite. Les sacrements s'abrègent, les sermons s'expédient. Mise aux normes, *Zeitgeist* oblige ? Ou façon d'aller à l'essentiel (*less is more*) ?

En resituant dans la longue durée le fol espoir nommé communication, un esprit rassis se consolera avec l'idée d'une sorte de Justice immanente. Comme si, modernes ou postmodernes, nous étions punis, au bout du compte, par où nous avons jadis péché (c'est le cas de le dire). Simple retour du balancier. Les sociétés religieuses et conformistes d'antan avaient eu la main trop lourde, côté transmission – les Atrides et Adam. Elles figeaient l'aventure humaine dans d'écrasants stéréotypes. D'où le besoin d'alléger la chaîne – et de remettre nos actes à plat, liquidation faite des arriérés, et en tenant pour idéale une socialité sans dépôt ni dette.

Demandons-nous néanmoins si la faveur dont jouissait dans notre culture l'idée de rupture – et le prestige esthétique de la notion d'avant-garde, comme rupture délibérée, affichée, proclamée – ne fut pas liée à la montée technologique des puissances d'information. Celle-ci, rappelons-le, se mesure en physique comme *l'inverse d'une probabilité d'apparition*. Traduction de l'algorithme au journal : c'est l'inattendu qui fait la une (non le chien qui mord l'évêque mais l'évêque qui mord son chien). C'est l'écart à la norme transmise qui suscite l'intérêt, et mesure la valeur. La rupture se communique, c'est par nature une information. La continuité n'en est pas une. Pas de quoi défrayer la chronique. Handicap communicationnel de la culture (qu'elle s'est dernièrement, et non sans succès, efforcé de remonter). L'évolution des techniques est une suite de ruptures subies ; l'évolution d'une culture, une suite de ruptures conjurées et de traumas surmontés (et l'invention culturelle, une façon de mettre une rupture de procédé au service d'une continuité d'esprit). La question est de savoir aujourd'hui (ce qui n'était sans doute pas le cas au XIXe et XXe siècles) si l'impératif de vitalité culturelle ne conduit pas à rompre avec l'idée de rupture. Il fut un moment où les historiens de l'art ont eu besoin, pour faire leur métier, de découper les continuums temporels – entre Rome et Byzance, le Moyen Âge et la Renaissance, le moderne et le contemporain, etc. Naît à présent, semble-t-il, le besoin de surmonter ces découpages scolaires<sup>3</sup>. Les paléontologues, à l'autre bout de la chaîne, remettent en question les coupures d'antan entre les hommes et les primates ; et Leroi-Gourhan nous invitait déjà à penser les relations des hommes et des animaux en termes de continuité. Exemples à méditer. Et si, dans notre *épistémè* comme dans nos désirs, le discontinu avait mangé son pain blanc ?

3. Voir le colloque de mai 2000 au Musée du Louvre intitulé *Ruptures : de la discontinuité dans la vie artistique* (sous la direction de Jean Galard et de Matthias Waschek).

### Le devoir d'institution

Pour jouer à nouveau le temps avec, contre l'espace – et remettre le bâton droit, en le tordant dans l'autre sens –, il nous faut sans doute retrouver le sens de

l'institué. Crise de la transmission et institutions en crise ne font aujourd'hui qu'un seul et même phénomène.

Et c'est bien embêtant. Car les tares de l'une assignent à l'autre deux handicaps qui passent pour rédhibitoires. Et le sont réellement. 1/La réciprocité émetteur/récepteur, et la symétrie entre opérateurs, est l'horizon rassurant de la communication sociale. La transmission, elle, est par nature inégalitaire et dissymétrique, (comme l'est la filiation par rapport à la conjugalité). C'est une assignation de places où viennent tour à tour s'inscrire des individus, agissant et parlant de par la légitimité que leur donne cette place, qui les précède et leur survivra. Et c'est par ce référentiel en surplomb qu'ils sont fondés à exercer l'autorité à eux prêtée. Le grand et le petit, l'adulte et l'enfant, le prof et l'élève, le compagnon et l'apprenti, ne sont pas sur le même pied. 2/Elle s'effectue en communauté, dans un cadre collectif – ashram, école, association, etc. Les médias ont un public, ils ne fabriquent pas de communautés (sinon ponctuelles et volatiles). Des potes, peut-être, mais des camarades? Compagnonnage et apprentissage font plus que la rime – et l'institution remarquable des Compagnons du tour de France a valeur radioscopique pour ce qui nous concerne ici. Si on veut savoir en quoi consiste une transmission d'idéaux et de valeurs, il faut regarder de près le processus extrêmement ritualisé (et rien moins que jeuniste, on y veut avant tout des Anciens) de la perpétuation des secrets de métier et tours de main chez les charpentiers, carrossiers, ébénistes, etc.

En somme, la mobilité a le vent en poupe parce qu'elle est devenue individuelle et libertaire (mon automobile et mon écran, c'est si je veux et quand je veux). La continuité fait grise mine parce qu'elle est collectiviste et collégiale. Les sociétés de transmission sont de type « holistique » ; les sociétés de communication, de type « atomistique ». L'espace est un réseau à entrées multiples, à fort degré de liberté. Le temps est une sorte de tunnel à parcours commandé. Comme disent les ados, « y a pas photo ».

Et pourtant, c'était bien utiles les rituels et cérémonies, privées ou publiques. Ces petits montages chronomoteurs faisaient traverser les millénaires ou les siècles. Sortie d'Égypte, Résurrection, Prise de la Bastille, Victoire alliée, etc. : ils nous rendaient contemporains d'un révolu invisible, inaudible, sans traces sonores ni images en couleur. Ils nous faisaient la grâce d'un présent méta historique. Ce que le flux entropique érode ou démolit, le rituel, petit arrangement néguentropique avec la mort, le restitue, le restaure, le recompose. Ce que le rail ou l'avion sont à l'espace, l'Eucharistie, le 11 novembre, ou la réunion de famille, le sont alors au temps. En troquant l'autisme contre la norme, en déritualisant la vie quotidienne, nous désinstituons allégrement l'humain.

Libérer *once again* nos aptitudes au renouveau, à l'audace, au dynamisme,

à la fertilité, ne se fera pas, me semble-t-il, sans retendre la trame des continuités perdues. Je profite du fait qu'il n'y a pas de journalistes parmi nous pour préférer en confiance ces énormités. Si par malheur elles venaient à s'éventer, je vous fais grâce des titres. *Semaine tradition au bocage, Vie de château pour les gardiens du temple, Quand Cerisy sent le ranci, Le printemps des acariâtres, Conversation entre conservateurs, Sclérose et frilosité : un programme d'avenir* (j'ai été titreur à *Libé*, dans une autre vie).

### Défausses et bricolages

Chacun sait cependant qu'on ne peut plus construire un parking si on a le malheur de tomber sur un vestige mérovingien. Paradoxal aussi le passéisme d'apparat, et l'obnubilation « vénitienne » des amnésiques. Notre thèse ne fait-elle pas table rase du présent, à l'heure où l'inflation du patrimoine, devoir et lieux de mémoire, musées (un nouveau par jour, dans le monde entier) brocanteurs, restaurations, son et lumière, etc. témoignent de l'omniprésence de l'ancien dans le nouveau ? Comme si la fétichisation de la trace attestait la conscience d'héritage ; comme si le monument ne pouvait court-circuiter la remémoration, en nous servant, Freud nous en a avertis, de quitus et d'alibi. Comme si la mémoire-habitude se confondait avec la mémoire-reconnaissance, conservation et ressouvenir ne faisant plus qu'un. Nos abus monumentaux, nos ivresses patriomoniales, nos gaspillages budgétaires, c'est peut-être une mesure d'économie culturelle, à tous les sens, une façon ingénieuse de nous décharger sur les objets de la dette généalogique pour ne pas avoir à l'acquitter subjectivement. L'im-mémorant des jours ouvrables visite ses *mémorabilia* le dimanche, et l'affaire est réglée. La survalorisation du patrimoine n'en fait pas, par ailleurs, un objet de connaissance ; et la somptueuse monstration des livres anciens sur des présentoirs de velours, sous vitrine, ne nuit pas à l'essor des lectures de picorage ou de prélèvement dites d'information, bien au contraire. « Le Musée n'est pas une formule juive », dit Laurence Segal, directrice du Musée d'art et d'histoire du Judaïsme. Voilà une formule à méditer par tous, *goys* compris. Le peuple juif transmet ses valeurs par l'enseignement et les rituels, non par procuration, via l'image et l'exposition. C'est cette médiation de parole et de geste qui maintient vivante la continuité juive – et fait de ses « musées identitaires », autre chose que des chapelles expiatoires, les pénitences touristiques du pharisien pressé (ce que sont, en bien des lieux, et notamment chez nous, les Musées d'arts et traditions populaires) <sup>4</sup>.

Nous ployons, nous asphyxions sous l'Archive, qui ne cesse d'annexer à son

4. Gardons-nous au demeurant de trop accuser le tourisme. Notre quête de la couleur locale a aussi ressuscité, ou du moins préservé, nombre de cultures minoritaires et d'attributs ethniques en perdition, tout autour de la planète. Le charter n'a pas peu contribué à l'invention ou la réinvention des traditions. Effet vertueux d'un ravage ? Après tout, le pillage colonial a curieusement sauvé, et exalté, les arts premiers. Le monochrome techno-économique stimule à présent le kaléidoscope esthétique mondial. En

France, la mise en concurrence des régions et collectivités par les multinationales a permis de gonfler les budgets culturels des municipalités (les cadres supérieurs exigeant Opéra, théâtres et concerts, c'est à qui investira le plus). Le néo-libéralisme aussi a ses effets vertueux. Quoique tandem...

domaine de nouveaux apanages – brouillons manuscrits, tee-shirts, affiches, documents audiovisuels, logiciels, etc. Michel Melot parle même de drogue. On se *shoote* à la trace. Et pour cause. Nos révolutions mnémotechniques successives, du daguerréotype au digital, ont démultiplié nos moyens de conservation et même de résurrection (l'Abbaye de Cluny reconstituée en numérique). Nos capacités de saisie, stockage, traitement et compactage de l'information ont fait croître les fonds, réinventé l'Inventaire, affiné le document, multiplié fichiers, catalogues, thesaurus, encyclopédies, et ces mémoires gigantesques n'ont pas de précédent. C'est une affaire entendue, et méritoire. Présidant le Conseil scientifique de l'École nationale des sciences de l'information et des bibliothèques, je serais mal placé pour contester les mérites de ce travail, de cette boulimie de sauvegarde. Serait-il néanmoins outrageant de se demander si la mémoire informationnelle de nos sociétés ne grandit pas en raison inverse (pour reprendre la même image, qui n'est qu'une image) de nos mémoires incorporées ? La mémoire numérique extra-temporelle, fragmentaire, spécialisée et hétérogène est peut-être à la mémoire vivante ce que l'esthétique quantitative est au coup d'œil du connaisseur (moins de goût, plus de mesures). C'est là, dira-t-on avec raison, un beau risque à courir, l'éternelle rançon de l'externalisation technique. Le jeu du mort et du vivant a commencé, dans les mnémotechniques, avec l'écriture, et ce que Platon remarque dans *Phèdre* de cette invention stupéfiante, à savoir qu'elle rendra les hommes oublieux, un technophobe ordinaire pourra le redire au mot près de l'ordinateur. « Quand les citoyens mettent leur confiance dans le numérique [= l'écrit] c'est du dehors, grâce à des empreintes étrangères, non du dedans et grâce à eux-mêmes qu'ils se remémoreront les choses ». Autant dire que ce n'est pas un argument très solide (le stockage compense amplement la perte d'exercice). C'est par le dehors, chez l'homme, que le dedans se fortifie, nos facultés n'existent pas sans nos prothèses.

La surprotection des biens culturels vaut mieux que le vandalisme, pour sûr. Mais la sauvegarde matérielle de l'information et son appréciation en valeur d'ancienneté est-elle une preuve de vitalité ou un effet d'évanescence ? Toujours parlante, l'histoire du livre nous apprend que l'ancien comme refuge s'affirme avec la nouveauté comme argument (en France, vers 1750). L'apparition de la bibliophilie (la collection et le marché des livres rares) accompagne l'usage de rajeunir les dates de parution pour faciliter la vente. L'obsolescence accélérée du produit industriel devait accélérer aussi, un siècle plus tard, le « culte du monument ».

Et aujourd'hui, la communication, ramasse-miettes, voiture-balai de la transmission ? Il y a toute apparence. « On tue la poésie au lycée, mais on la fête dans la rue » (Michel Jarrety). Ruée vers l'art, fureur de lire, fête de la musique, folie

du musée, festival de la poésie... *Tout ce qui n'est plus transmis fera désormais l'objet d'une communication.* Tel pourrait être l'article 1 d'un code de la Culture. Moins il y a aura d'enseignement de musique, de dessin, de sciences naturelles, etc., derrière les murs, plus il y aura d'animation et de sono sur les parvis. Jeu à somme nulle des projecteurs et des tableaux noirs ? N'exagérons pas, mais la rue de Valois grimant sur les décombres de la rue de Grenelle, c'est un peu l'allégorie française d'un passage de relais, de la *Trans* vers la *Com*. Il y a des allers-retours, et l'avenir réside sans doute dans le va-et-vient. Constatons pour l'heure qu'il y a plus d'aller que de retour. Et c'est cette balance des échanges qu'il serait plaisant, et fécond, de voir s'inverser quelque jour.

### En guise d'excuses

J'ai parlé tout à l'heure de conjonctures toujours ambiguës. Je n'ai pas payé d'exemple. Mon propos a été scandaleusement unilatéral. Est-ce un effet pervers du suffixe *logie* ? Les « logie » permettent aux philosophes, on l'a assez dit, de continuer à philosopher mais en cachant le vague du propos sous une marque extérieure de scientificité, piquée aux « sciences de l'homme et de la société ». Cette dernière expression m'a toujours semblé sujette à caution, ô combien, mais le généraliste se doit de répondre. Un doctorant en histoire me demandait l'autre jour à l'ENS de Lyon : « Mais enfin, qu'est-ce qu'apporte de plus la médiologie à l'histoire culturelle telle qu'on la pratique depuis des dizaines d'années ? ». Et de me citer nombre d'auteurs éminents (dont quelques-uns nous font l'honneur de nous rendre visite). Mettre à l'honneur les matérialités de la culture ou les technologies de l'intelligence, nombreux sont les nouveaux historiens et sociologues de l'innovation qui le font excellemment (en dehors même de nos amis Bernard Stiegler, Bruno Latour et Pierre Lévy). L'originalité du projet médiologique tient, me semble-t-il, à quelques lignes bougées : à l'idée, par exemple, que les vecteurs de la transmission ne peuvent se rabattre sur ceux de la communication, et qu'on peut traiter les institutions en véhicules immatériels. À l'idée encore que les moyens de transport ont un rôle décisif – car la nature d'un régime de locomotion n'est jamais étrangère à l'esprit d'une mediasphère, et au *style* d'une culture. Mais pour l'essentiel, cette originalité me semble tenir à un système conceptuel d'orientation dont la pertinence doit passer l'épreuve d'un *comparatisme* résolu, tant géographique qu'historique. Ce qui fait du médiologue *délibérément* un feu follet trans-époques et trans-frontières, perçant ses diagonales à travers pré-carrés, rubriques et découpages. L'historien ne vise pas à dégager les *fondamentaux de la transmission*, ou ses universaux. Cette mo-

destie fait sa grandeur morale et aussi sa vertu professionnelle, qui est le discernement des singularités. Mais si l'on cède au péché d'orgueil en voulant dépasser l'histoire culturelle vers une anthropologie de la transmission, on aura intérêt à se rappeler Rousseau, *Essai sur l'origine des langues* : « quand on veut étudier les hommes, il faut regarder près de soi ; mais pour étudier l'homme il faut apprendre à porter sa vue au loin ; il faut d'abord observer les différences pour découvrir les propriétés ». La comparaison des situations concrètes sert à cela : repérer les invariants en faisant jouer les variations. Identifier le tapis par la confrontation des arabesques. Ou leur survol ? C'est à Claudel que je pense ici : « il faut marcher pour apprendre ; il faut planer pour comprendre ». La médio est-elle à l'histoire ce que l'avion est à l'auto ? Toujours technophile, et optimiste, Claudel ajoutait : « l'auto nous a donné la possession de la terre, l'avion donne la domination de la planète... Le piéton ne voit que les choses qui séparent la terre, l'aviateur a sous lui un spectacle qui se ressemble et les *laines variées d'un seul tapis* ». Le médiologue, rassurez-vous, ne vise pas à une position de surplomb. Il lui manque trop de cordes à son arc, et notamment l'histoire littéraire. Comme le dit avec raison Jacques Lecarme, « le littéraire reste l'absent des bouquets théoriques des médiologues et il n'est pas raisonnable, quand on étudie les jeux de la transmission, de mettre entre parenthèses les bénéfices du plaisir esthétique, qui sont souvent les seuls bénéfices nets du processus ». C'est seulement un amateur de tapis. Il aime à rassembler les observations. Cela le pousse à prendre l'avion (des avionnettes) plus souvent qu'à son tour. Dans la bataille pour l'intelligence du temps, nous sommes les aviateurs, les historiens sont l'arme blindée. Les premiers causent bien des dégâts, mais ils préparent le terrain. Les fantassins motorisés l'occupent, et en restent maîtres. L'infanterie demeure la reine des batailles. Servons aux historiens *d'auxiliaires volants*. Ceux-là ne font pas la décision, mais ils donnent, et se donnent, du bon temps.

Statue de  
Louis Agassiz  
renversée lors  
du  
tremblement  
de terre de  
1906,  
Stanford  
University près  
de San  
Francisco,  
© Boyer-Viollet.





	COMMUNICATION	TRANSMISSION
ÉCHELLE DE TEMPS	Temps court, synchronie. L'actualité, la vitesse.	Temps long, diachronie L'empreinte, la pérennité.
CENTRE DE GRAVITÉ	L'information Le pour usage	Valeurs et savoirs Le pour mémoire
VECTEUR DE DIFFUSION	Dispositif technique. M.O. (matière organisée)	Dispositif + institution M.O. + O.M. (organisation matérialisée)
NATURE DU TEMPS	Récepteur contemporain (En co- ou télé- présence) L'être-ensemble-en- même-temps	Destinataire postérieur (Par co-appartenance à une lignée) L'être-ensemble- successivement
AFFINITÉS SOCIALES	Les entreprises et les « pouvoirs » (Logique de marché)	Les institutions et les « autorités » (À but non-lucratif)
VOISINAGES SCIENTIFIQUES	Sociologie et psychologie sociale	Histoire et anthropologie
DIMENSION SYMBOLIQUE	Pas nécessaire (liens pragmatiques entre individus) cadre des « besoins »	Indispensable (lien transcendant les générations) cadre des « obligations »

## Malaise dans la transmission

	COMMUNICATION	TRANSMISSION
LIEUX CANONIQUES	Télévision, journal, radio, Internet, self-médias, etc. Les réseaux	Musée, bibliothèque, école, église, ateliers, etc. Les repères
TERMES ASSOCIÉS	Opinion, audience, persuasion, impact, publicité, journalisme, interaction, etc.	Monument, héritage, archives, religion, idéologie, enseignement, patrimoine, descendance, affiliation, etc.
PÉRIODE DE PERTINENCE	L'époque contemporaine, spécialement en Occident (la variable industrielle).	Toutes les époques, spécialement après l'écriture (L'invariant du cumulatif)
DÉCRI	« C'est de l'archéo, on connaît déjà »	« C'est du néo, ça ne restera pas »
ÉLOGE TYPE	« Belle audience ! »	« Belle résistance ! »